

L'amateur de tambour

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 42

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222831>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Gravissons la colline au soleil couchant, entrons dans le paradisiaque cimetière de Clarens, si plein d'insectes, d'oiseaux, de rayons obliques, d'ombres, de fleurs, de silence... Debout parmi les tombes, un peintre à longs cheveux campe sur sa toile la silhouette d'une femme blonde qui pose, vêtue de jaune, une ombrelle rouge ouverte sur l'immense chapeau noir, éphémère d'expression, vibrante de couleurs orgiaques sur le fond funèbre des cyprès... Laissons ce peintre pâle fixer son rêve tandis que dansent autour de lui les moucherons dorés.

Serpentant entre les bosquets, un sentier herbeux conduit au tertre du doyen Bridel, au mausolée de Vinet : ici repose ce que la pensée vaudoise a produit de plus profond, de plus pur, de plus conscient du tragique de la vie humaine, de plus paisible pourtant. La nature défend ces pierres contre la poussière. Complices de la paix, les pervenches les protègent. Et l'âme pleine d'antique bonhomie du doyen Bridel, et l'âme ardente de Vinet semblent planer en ce beau soir de fête rose sur la ville qu'ils aimèrent à son berceau... Un casque d'or coiffe les montagnes dont le pied plonge dans le lac éteint... Une cloche sonne... Mais la voix s'est tue, qui, dimanche, après dimanche et pendant quarante ans, avait dit à tous ceux qui dorment dans ce cimetière : — Prions Dieu !...

Qu'importe, puisqu'une autre voix monte sous le ciel, celle de Hans Stockmeyer qui dit : Hôtel Eden !... Eden Hôtel !

A quoi Karl Taubenspeck répond : Hôtel Select !... Select Hôtel !

B. Vallotton.

C'est économique. — Quand je voyageais dans ce pays, je m'arrêtais dans des hôtels vraiment magnifiques...

— Oh ! cela devait être cher...

— Non, je m'arrêtais seulement pour les admirer !

Une journée longue. — Le docteur rencontre Pidou et lui dit qu'il lui faut abandonner le petit verre.

— Vous pensez ? dit Pidou.

— J'en suis sûr, et de plus, si vous cessez de boire, je suis certain que cela prolongera vos jours.

— En y réfléchissant, c'est vrai, et vous avez raison, dit Pidou, j'ai passé vingt-quatre heures sans boire un coup, une fois, il y a six mois, et j'ai jamais trouvé une journée aussi longue !

LES POISSONS ROUGES

RENE, voilà la nuit, sept heures viennent de sonner. Aucune raison d'attendre plus longtemps ta femme. Je dis à la bonne de servir le potage.

— Je t'en prie, maman, encore un instant de patience, Marthe ne saurait trop tarder.

— Elle n'a aucune notion du temps, je m'en suis aperçue le premier jour.

René Villebois juge prudent de laisser tomber le reproche. Depuis deux ans qu'il est marié, il en a entendu de toutes les couleurs, Mme Villebois mère, chez qui vit le jeune ménage, n'ayant jamais pu s'accorder avec sa bru. Il déplore aujourd'hui d'avoir accepté cette combinaison, économique certes, mais à laquelle s'attachent mille ennuis quotidiens, et presque autant de phrases aigres-douces. Placé ainsi entre deux tendresses également exclusives, il a louvoyé jusqu'ici et mené sa barque avec prudence au milieu des glaces flottantes. Ce soir, pourtant, le froid moral est si redoutable qu'on peut craindre la rencontre d'un iceberg.

Enfin, Marthe est rentrée :

— Bonjour, vous. Une surprise. Ne bougez pas ! Là, ça y est. Une, deux, trois ! J'allume.

Soudain, voici sur la table servie, une verrerie de Murano qu'habitent trois poissons rouges. Les regards de la mère vont de son fils à sa belle-fille et se fixent, courroucés, sur le vase où nagent trois bestioles affolées.

— C'est joli, risque René.

— Pas, chéri ? Qui c'est qui les aimera bien, les petits pespesses ?

Marthe quête un baiser, le reçoit avec dévotion, prolonge son plaisir. Mais un ordre crié à la bonne abrège les effusions :

— Le potage, Mélanie, s'il est encore assez chaud. Posez la soupière ici. Et enlevez-moi ça.

— Je dois les mettre où ?

— Mélanie, s'il vous plaît, portez-les dans

notre chambre. Tu es bien d'accord, René ?

— Oh ! moi, fait l'interpellé, sans oser regarder personne.

Le repas s'achève dans une atmosphère d'orange. Marthe affecte de ne parler qu'à ses cyprins, René aligne des boulettes de mie de pain, Madame mère coupe en morceaux menus l'écorce de sa mandarine.

— René, passe-moi une cigarette.

— Vous allez fumer ici ?

— Comme vous voyez. Les poissons rouges craignent le tabac.

— Dans ce cas, je me retire.

— Parfait. Bonsoir, maman.

Cette fois, c'est la guerre, la guerre allumée par des poissons rouges. Marthe les soigne de façon touchante, change l'eau, leur distribue leur ration d'insectes desséchés. On ne prétendra plus que la notion du temps lui échappe. Que d'aventure, Madame mère se risque à nouer la conversation, Marthe s'excuse aussitôt :

— Mes enfants me réclament, dit-elle, la voix pleine d'inflexions tendres. Il faut que j'aille leur donner la becquée.

Légère, elle s'esquive. Ses trois poissons représentent son bonheur conjugal, menacé, sinon déjà compromis par l'hostilité de sa belle-mère.

Celle-ci, à son tour, observe les hôtes du bocal. Ce duel, elle l'accepte. Des poissons ou d'elle, qui lâchera le premier ? Un jour, un peu de sel tombe par mégarde dans le vase italien.

— Mais il s'agit peut-être de poissons de mer ?

— Un autre jour, un filet de vinaigre se mêle à l'eau. — Cela ne peut que les réconforter.

— Un pharmacien, consulté en secret, vante certaine préparation grâce à laquelle les poissons rouges défuntent sans raison visible.

— Donnez-m'en un petit flacon, se décide Mme Villebois senior.

Les trois bestioles ont bu la drogue. Elles commencent de couler. La maman de René quitte en hâte la chambre, se montre, à midi, d'un enjouement inusité, refuse de sortir, malgré la clémence d'un ciel d'avant-printemps. A son ordinaire, Marthe va gober le soleil. Mme Villebois court alors au bocal : gaillards, les trois poissons folâtraient. Que devenir, si les cyprins résistent au poison ?

Au courrier de cinq heures arrive une lettre que Madame mère ouvre, la croyant sienne. Mme Villebois doit : « 18 poissons rouges fournis, par groupes de trois, du 20 février au 8 mars... »

Ainsi, sa belle-fille n'ignore rien des crimes commis, et chaque jour, elle a remplacé les poissons morts ?

Il ne reste à la douairière, vaincue, qu'à prendre le soir même le train du départ...

Le lendemain, à l'aube, René Villebois a réveillé sa petite femme :

— Marthe, Marthe, les trois poissons ont crevé.

— Ce que je m'en fiche, maintenant, répond l'ingrate, en replongeant son rose minois dans l'oreiller.

JE CHERCHE UN HOMME

PETITE phrase célèbre prononcée, dit-on, par Diogène, l'homme au tonneau.

Des hommes, mais nous en coudoyons à chaque instant sur notre passage, nous vivons avec eux et l'on se demande quel drôle de personnage le philosophe de l'antiquité devait être. Qui dit philosophe dit un homme vivant un peu dans la lune au lieu de s'escrimer à regarder devant lui sur cette terre où il faut gagner sa vie à la sueur de son front. On commence à en avoir assez, il est vrai. Aussi, s'est-on avisé de recourir de plus en plus aux choses inertes pour les faire travailler. Passe-t-on devant un chantier où il s'agit d'enlever un nombre considérable de mètres cubes de terre. C'est bien simple : on ménage autant que possible la main d'œuvre ; il suffit de faire venir une espèce de tank énorme possédant une forte gueule en fer qui, d'un coup, absorbe une ration que plusieurs ouvriers peinerait à enlever, à la sueur de leur front... Mais ce n'est pas de cela que je voulais parler. J'en reviens au début : « Je cherche

un homme ». Et voici une note prise dans une fable d'Esopé :

Un jour, Esopé reçut de son maître, dont il était l'unique esclave, l'ordre de préparer le repas plus tôt que de coutume. Mais il n'avait pas de feu. Il dut faire maints détours pour s'en procurer et, en revenant, il se hâta, coupé droit à travers la place publique. Un quidam l'interpelle : « Esopé, que fais-tu en plein midi de cette lampe allumée ? » — « Je cherche un homme », et il rentra vite à la maison.

Ouvrons maintenant un dictionnaire, au mot Diogène. Nous lisons :

« Diogène de Sinope ou le Cynique, né à Sinope sur le Pont-Euxin, vers l'an 413 avant J. C. Philosophe célèbre par son tonneau, devenu son unique logis, par sa besace et par son bâton, par son écuelle, qu'il jeta comme superflue à l'aspect d'un enfant qui buvait dans le creux de sa main, et par cette lanterne avec laquelle il cherchait un homme en plein midi. »

Larousse ne mentionne pas l'histoire d'Esopé cherchant, lui aussi, un homme, à la même heure, et avec le même objet. La seule différence, c'est que pour l'un c'est une lanterne et pour l'autre... une lampe allumée ! Diogène protégeait la flamme avec un verre et Esopé n'avait peut-être qu'un crésu. Mais vraiment, cela ne suffit pas à donner une précision. Lequel des deux a prononcé la parole et s'ils l'ont prononcée tous les deux, l'un après l'autre, pourquoi ne nous l'a-t-on pas dit ? Il y a moyen de s'arranger. Convenons que chacun d'entre nous a le droit de dire, avec la même malice, en sortant de chez lui : « Je cherche un homme. »

Chacun peut aussi, en rentrant se coucher, dire : « Je n'en ai point trouvé ». Il se frappera la poitrine, se demandant : « En suis-je un moi-même ! »

J. Nel.

Le bon truc. — Un garçon ayant l'air très simple s'arrêta devant la boutique d'un forgeron en venant de l'école, et le regardait travailler très attentivement. Le forgeron, mécontent de sa curiosité, prit un morceau de fer rougi au feu et le passa sous son nez, espérant le faire déguerpir.

— Si vous me donnez dix sous, je le lécherai, dit le garçon.

Le forgeron sortit la pièce et la lui tendit. Le jeune homme simple prit l'argent, le lécha, le mit dans sa poche et s'en alla en sifflant.

L'AMATEUR DE TAMBOUR

SAVEZ-VOUS jouer du tambour ? Non, probablement. On sait jouer du piano, du violon, de la flûte, du cornet à piston, du saxophone, de l'ophicléide, du serpent, du mirliton, de tout enfin, excepté du tambour.

Il faut être tapin de régiment, crieur de village ou saltimbanque, pour savoir jouer du tambour.

Moi, je ne suis rien de tout cela, et pourtant je sais jouer du tambour.

Comment ? Pourquoi ? Cela ne vous regarde pas. Je ne suis pas ici pour écrire mes mémoires. Bornez-vous à connaître que je suis fils de militaire, que j'ai passé mes récréations d'enfant dans les cours de caserne, que j'ai longtemps eu pour dada le genou d'un tambour-major, et qu'enfin j'ai toujours nourri une passion folle pour cet instrument sauvage, barbare, dont la rauque et monotone musique évoque en moi mille échos des vieilles sociétés disparues.

Oui, j'aime le tambour au point que je voudrais être seul à savoir en jouer. Et je souffre surtout quand je vois comme on en joue mal.

Jugez donc de ma surprise, quand hier, tout à coup, j'entendis un roulement exquis, perlé, plein de ressauts inattendus, et cependant d'une tenue bien homogène, bien liée, absolument molleuse. Je m'arrêtai, haletant. C'était admirable.

Vite, vite, je cours pour tourner l'angle du bastion qui me cachait ce merveilleux artiste. O joie ! j'allais donc pouvoir causer de l'instrument chéri avec un frère, avec un maître !

C'était un petit vieux, en bourgeois. Oui, un particulier, un pékin, comme vous et moi. Et pas une mine de saltimbanque ! Un monsieur propre, à favoris, à figure de rentier.

Evidemment, cet homme était un amateur. Il

me, par passion du tambour. Ma jalousie devint féroce. Je perdis la tête.

— Monsieur, lui dis-je à brûle-pourpoint, de quel droit jouez-vous ainsi du tambour ?

Ma figure furieuse lui fit un peu peur, tout d'abord. Il cessa de battre la caisse. Mais bientôt il se remit et, avec le calme d'une conscience pure, il me répondit fièrement :

— Monsieur, je joue du tambour parce que je sais en jouer et parce que j'aime ça. Mais vous-même, de quel droit...

Je fus touché, je l'avoue, et subitement désarmé.

— Monsieur, repris-je, pardonnez-moi. Mais c'est que moi aussi...

Il me comprit à demi-mot ; et, me passant, avec un geste superbe, le baudrier autour du torse :

— Allez ! je ne suis pas jaloux, moi. Au contraire.

Il ne m'appartient pas de raconter la lutte épique dont le fossé et le grand ciel furent seuls témoins, et comment je tâchai de faire passer tout mon enthousiasme dans la frénésie de mon jeu, et comment le vieillard me donna ensuite la réplique en déployant toutes les ressources d'un art vraiment incomparable.

Non, j'aurais mauvaise grâce à faire mon propre éloge, et je me permettrais seulement de conseiller ici l'opinion de cet honnête homme, de ce savant artiste, de ce grand maître, sur son humble rival. Aussi bien les phrases les plus flatteuses ne vaudraient-elles pas ce simple mot parti du cœur.

— Monsieur, me dit-il, ou plutôt mon cher ami (car maintenant je n'hésite pas à vous donner ce nom), nous pouvons nous toucher la main. Nous savons tous deux jouer du tambour. Et si j'en joue, moi, avec plus de virtuosité, je suis forcé de convenir que vous en jouez avec plus d'âme.

Il a dit : avec plus d'âme !



UNE BIBLIOTHÈQUE A LA MONTAGNE 4

Voilà la sagesse de M. Souci, une sagesse qui n'a rien de raide, qui se laisse instruire par tous les événements, et dont les Cosaques eux-mêmes peuvent désarmer la sévérité, à condition toutefois que la victoire les fasse passer près de lui, et qu'ils lui fournissent au moins un trait pour son recueil d'anecdotes. C'est ainsi que le véritable Messenger boiteux reproduit les impressions populaires et la scène mobile du monde, tableau changeant, qui s'enrichit d'année en année, sans jamais empiéter sur la place réservée à un fonds d'utile savoir, indépendant de la fortune des empires. Quels que soient les revirements de la politique, c'est en mars qu'on plante les fèves, en avril qu'on sème le cerfeuil, et il faut bien le rappeler aux ménagères. Sous tous les régimes, d'ailleurs, le campagnard veut avoir sa table de réduction pour l'échange des monnaies, sa table de multiplication pour savoir combien font deux fois deux, autant de choses que M. Souci n'oublie pas, non plus que la liste des souverains de l'Europe, pour le cas où ses lecteurs auraient correspondance avec eux.

La grande collection du Messenger boiteux n'occupe pas seule le rayon supérieur de l'étagère. Il y a place à côté pour un petit volume, assez épais, une Bible illustrée, où figurent les récits les plus touchants des saints livres: les histoires de la création, du déluge, d'Abraham, de Joseph, de David, et enfin de Jésus-Christ lui-même. C'est le volume de luxe, à l'usage des enfants, car il y a une autre Bible, un énorme in-folio, qui pèse de tout son poids sur la tablette inférieure, et l'occupe exclusivement. Celle-ci, c'est la Bible de famille. Elle doit avoir aussi ses cent ans, peut-être plus. Peu s'en faut qu'elle ne date de l'épo-

que de la Réformation. La reliure en est vénérable, surtout cossue, d'un cuir plus épais que celui dont sont faits les souliers montagnards des habitants de la maison. Le papier a jauni ; mais l'impression n'a pas changé, belle impression, comme on n'en voit plus guère. Elle vaut la reliure. Les caractères sont à l'usage de tout le monde, même des yeux fatigués ou peu accoutumés à lire. Le texte se déroule sur deux colonnes. Les chapitres commencent par une majuscule enluminée d'arabesques, et l'on a eu soin de ne pas oublier les apocryphes, les histoires de Tobie et des Machabées, toujours chères au peuple des campagnes, même dans les pays protestants.

Jacob bénissant ses fils, et Dieu lui-même dictant le Décalogue sur le mont Sinaï. Il y avait quelque correspondance entre leur tour d'esprit et ce style antique, à la fois grave et familier, qui, au lieu de sautiller et de courir éternellement accentue les détails, insiste sur les circonstances, et n'abandonne un fait ou une image qu'après l'avoir gravé dans la mémoire. Et puis, c'étaient de vrais paysans, qui ne connaissaient pas le mal dont nous souffrons. Nous usons, nous abusons de l'esprit; nous l'excitons à produire, et à chaque instant les aperçus flottent dans notre pensée, innombrables et fugitifs comme les mouchecons dans l'air du soir. Pour eux, toujours attachés au dur travail de la terre, ils n'avaient pas le temps de penser ainsi pour le plaisir de penser. Les moments où leur esprit réussissait à se dégager et à s'élever, comptaient dans leur vie, et les idées qui les préoccupaient alors, moins nombreuses et moins subtiles, n'en étaient que plus grandes dans leur simplicité. Une voix confuse leur parlait d'autre chose que des chances de la prochaine récolte, du prix des vins ou des fourrages, et cette voix était la même, évidemment, qui avait dicté tout ce qui était écrit dans le gros livre. Ainsi la Bible réunissait à leurs yeux les deux choses dont l'impression est la plus profonde sur l'esprit de l'homme des champs ; elle avait ce double caractère d'être antique et de n'avoir pas vieilli.

Telle était la bibliothèque cachée à l'angle de la muraille noire. Nous en avons dressé le catalogue complet, la Bible et l'almanach. On ne voit pas ce qu'on pourrait retrancher, et il semble également difficile d'y rien ajouter, car si on y ajoute un seul volume, il n'y a plus de raisons pour ne pas en ajouter deux, dix, cent. Comment avoir à moins de frais une bibliothèque plus riche ? Elle comprend tout : sagesse profane, sagesse divine ; le temps et l'éternité. Or, cette bibliothèque, on l'aurait retrouvée dans toutes les maisons du hameau, même dans les plus pauvres, sauf peut-être la Bible illustrée, et dans tous les hameaux voisins, à bien des lieues de là. Je ne sais si je me trompe, mais je tiens l'existence de cette bibliothèque dans la demeure du paysan comme marquant une époque dans l'histoire du monde. Elle n'était pas possible avant que la Réforme eût créé des lecteurs jusque dans les plus humbles chaumières, et y eût introduit la Bible comme fonds premier et indispensable. Aujourd'hui encore, dans les pays catholiques, la bibliothèque du paysan consiste le plus souvent en images de saints suspendues aux murailles. Quant à l'almanach, il est venu ensuite et de lui-même. C'était le complément indispensable. Si l'on voulait calculer le nombre des campagnards qui, depuis deux ou trois siècles, n'ont pas connu d'autres imprimés, et ont vécu sur ce fonds-là, on trouverait qu'il s'élève à des centaines de millions.

Cependant depuis une ou deux générations, plus ou moins, selon les lieux, une foule d'influences diverses tendent à modifier la bibliothèque du paysan. Elles ont agi d'abord dans le voisinage des villes, puis sur les routes de grand passage, et de proche en proche elles ne tarderont pas à se faire sentir partout. Sur plus d'un point elles ont pénétré déjà jusque dans les retraites de la montagne, et le village des noyers, sur le flanc des Alpes vaudoises, à mi-hauteur, n'en a pas été préservé. Pas plus tard que l'année dernière, j'ai revu la vieille chambre noire et ne m'y suis plus reconnu. On l'avait blanchie. L'antique table de

moyer avait cédé la place à une table ronde, couverte d'un tapis. Au lieu du bahut, un canapé. Le vieux fauteuil manquait : il est vrai que l'aïeul manquait aussi. Six chaises neuves étaient correctement alignées contre la paroi. Plus de pot de réséda à la fenêtre, plus de pont-volant ; en revanche, des rideaux assortis à ceux qui tombaient autour du lit. L'air de la chambre était cru ; on sentait en y entrant qu'elle n'était plus habitée. La famille avait émigré dans l'autre pièce, et l'on réservait la chambre blanchie pour les visites et les grands jours. Je demandai des nouvelles de la bibliothèque. Elle avait suivi la famille, non que l'on tint absolument à l'avoir sous la main ; mais l'étagère, comme le vieux fauteuil, n'avait pas été jugée digne des honneurs d'un salon. J'allai la voir. *Quantum mutatus !* C'était un entassement. Trente ou quarante volumes reposaient les uns sur les autres. On y voyait des livres d'école : catéchismes, grammaires, traités d'arithmétique, précis d'histoire ; ailleurs, le code civil, un traité sur l'art de cultiver la vigne, des abécédaires pour les enfants, des livres de lecture également à leur usage, *Rose de Tannenbourg*, les *Oeufs de Pâques*, et autres contes du chanoine Schmidt ; on y voyait même de véritables romans. Je cherchais mes vieilles connaissances et eus de la peine à les trouver. La pile d'almanachs s'en était allée en cornets. Il ne restait que celui de l'année courante. Mais était-ce bien le véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey ? Je crus un moment à une nouvelle contrefaçon, et il ne me fallut rien moins que la marque de l'éditeur, immuable, authentique, pour reconnaître dans ce cahier l'œuvre de M. Souci. La couverture a étrangement perdu. On a restauré la forteresse à contre-sens de toutes les règles de la fortification. La sortie des assiégés n'est plus qu'une cohue, œuvre d'écolier, non d'artiste ni de soldat. Plus de perspective dans le groupe du premier plan. Tous les personnages sont sur la même ligne, et c'est à peine si on les reconnaît, tant la prose des temps modernes a pesé sur eux. Le guerrier suisse ne sait plus porter le costume de ses ancêtres ; le gars d'autrefois, robuste sous ses guenilles, n'est qu'un marmot pleurnicheur, et le colimaçon lui-même a désappris à dresser les oreilles.

(A suivre.) Eug. Rambert.

Pas poli. — C'est curieux, madame, mais chaque fois que votre petit garçon me regarde, il rit.

— Oh ! vous savez, il n'est pas très poli, mais il a déjà passablement le sens du ridicule.

Une sécurité. — Et cela ne vous fait rien de laisser votre maison sans personne pour la garder ? Vous ne craignez pas les cambrioleurs ?

— Il n'y a aucun danger. Ma maison est tout entière construite en béton armé.

Théâtre Lumen. — Cette semaine : **Mary Lou** ou **L'aventure du cirque Belloni**, film d'aventures mondaines et dramatiques avec, comme principaux interprètes, la délicieuse Lya Mara, Fred. Lerch, J. Kowal Samborski, Fred. Kampers. Au même programme : **Zigotto au dancing !** et le **Ciné-Journal suisse**.

Royal Biograph. — Au nouveau programme : **Son plus beau combat**, qui, de l'avis des connaisseurs, passe pour le plus beau film sportif qui ait été tourné jusqu'à ce jour, avec comme interprètes Richard Barthelmess et Dolly O'Dail. Au même programme : **La maison de mes rêves**, comédie comique et le **Ciné-Journal suisse**.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes. Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse **MEUBLES PERRENOUD**

Succursale de Lausanne : PÉPINES